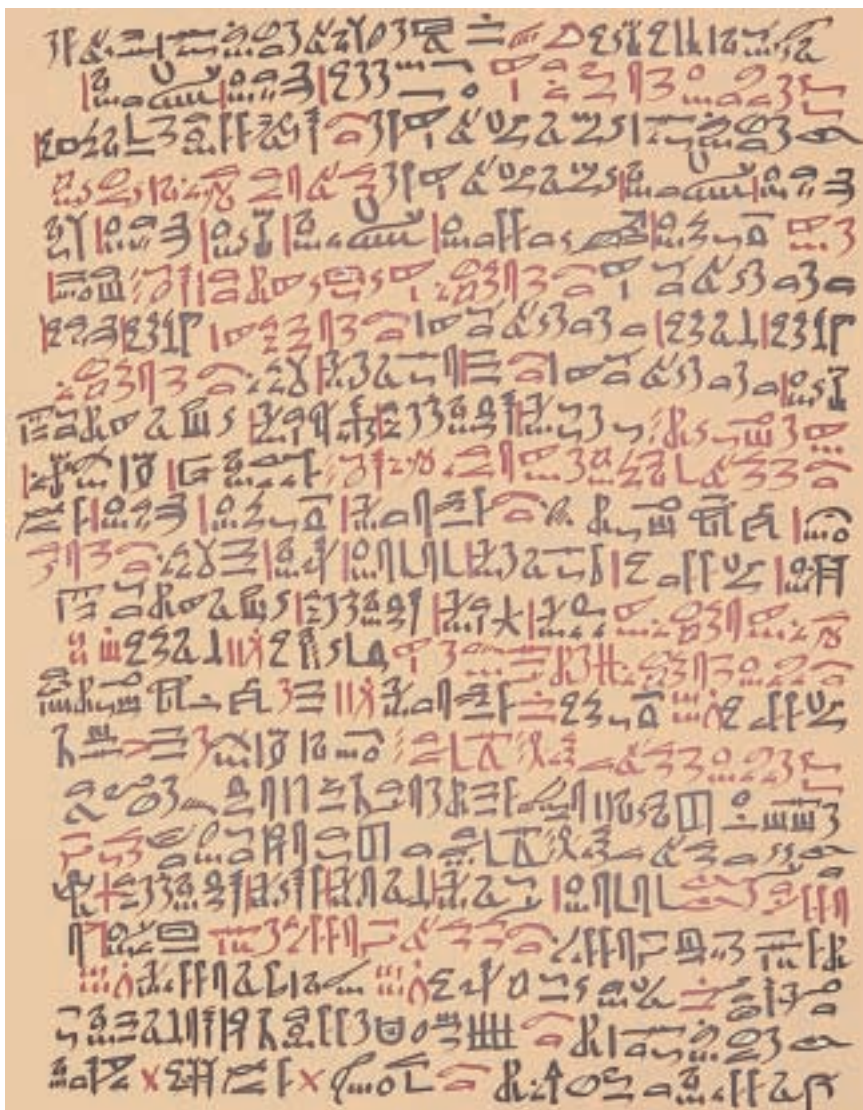




3. LE PAPIRUS EBERS, le plus long papyrus médical égyptien (108 pages), date de 1550 ans avant notre ère. Il a permis de mieux comprendre les connaissances médicales de l'époque pharaonique. Ce papyrus, ainsi que les autres papyrus médicaux, étaient des manuels pratiques plutôt que des ouvrages théoriques. Il indique des traitements contre de nombreux maux. Cette page traite des affections des dents et des maladies pestilentielles : «Remède pour maintenir en état une dent : farine d'épeautre-mimi : 1 ; ocre : 1 ; miel : 1. Ce sera préparé en une masse homogène. Bourrer la dent avec cela. Autre remède : poudre de pierre à meule : 1 ; ocre : 1 ; miel : 1. En bourrer la dent ...»

danger de leur venin et des spécificités de leurs blessures. La seconde partie est un recueil d'antidotes, proposant tout d'abord plusieurs remèdes contre les morsures venimeuses en général, puis d'autres contre les morsures de serpents particuliers. Ce papyrus, unique témoignage d'une véritable science égyptienne des serpents, résume probablement des millénaires de connaissances humaines sur le sujet.

D'autres papyrus médicaux moins complets existent, tel le papyrus Hearst, qui reprend en partie le papyrus Ebers. Les plus anciens sont ceux qui ont été trouvés dans un cimetière des XI^e et XII^e dynasties (–2000)

recouvert par les dépendances du temple funéraire de Ramsès II à Thèbes (papyrus du Ramesséum). Il existe encore quelques fragments de textes conservés à Berlin et à Paris, et des papyrus écrits en démotique (langue et cursive des derniers siècles de l'Égypte ancienne). Enfin, quelques inédits plus ou moins fragmentaires (Berlin, Brooklyn, Londres, Zagreb) attendent d'être édités.

Avec tant de papyrus médicaux, la médecine égyptienne devrait être bien connue. Toutefois, ces textes sont essentiellement des manuels pratiques : ils ont été rédigés pour permettre à un médecin de diagnostiquer les patho-

logies dans son exercice quotidien et de proposer un traitement adapté. Ce ne sont pas des traités théoriques au sens moderne du terme (qui expliquent les maladies) et, pour cette raison, leur abord par un médecin du XX^e siècle est difficile. Leurs premiers éditeurs se sont tout d'abord souciés d'en faire une édition pratique et scientifiquement irréprochable. Ces manuscrits sont écrits en hiératique, une écriture cursive, dérivée des hiéroglyphes, difficile à lire directement. Aussi les textes ont été tout d'abord transcrits en hiéroglyphes, puis les passages similaires entre les différents papyrus ont été regroupés, et le corpus ainsi établi a été muni d'un indispensable index.

C'est en Allemagne que fut entrepris ce travail entre 1954 et 1963, bien longtemps après la découverte des sources elles-mêmes. La grande publication qui s'ensuivit (*Grundriss der Medizin der Alten Ägypter*, soit «Manuel de médecine de l'ancienne Égypte») restera longtemps encore l'instrument de travail indispensable à toute étude sur la médecine et les textes médicaux égyptiens. Cependant, ce travail est essentiellement une étude critique des textes par comparaison systématique des manuscrits. La présentation des textes médicaux n'est généralement pas faite, papyrus par papyrus, mais regroupe les remèdes selon un ordre particulier, en fonction des différentes parties du corps et par référence à des listes anatomiques que l'on trouve dans les textes religieux égyptiens. Cette approche surtout philologique, tout en étant nécessaire, ne répond pas toujours aux questions que se pose l'historien de la médecine sur les conceptions médicales elles-mêmes.

L'apparente modernité de la médecine égyptienne

Quelques spécialistes ont aussi essayé d'identifier les pathologies décrites dans les papyrus. Ces essais d'identification terme à terme avec la nomenclature moderne sont fondés sur des traductions équivoques et on doit y renoncer. Par exemple, plusieurs auteurs ont traduit *setet* par «rhumatismes», alors qu'il s'agit d'éléments pathogènes vivants qui créent des douleurs par leur passage dans les conduits corporels. Certes, il existe un réel pathologique (le nôtre !) et le médecin égyptien avait bien en face de lui des maladies réelles. On peut dans certains

cas, lorsque la maladie a une manifestation externe évidente et que cette dernière est bien décrite dans le texte médical (le meilleur exemple étant celui des maladies de la peau), proposer une identification probable avec le terme antique. Encore faut-il comprendre que l'on identifie ainsi la maladie réelle dont souffrait le malade examiné, et non l'idée que les médecins égyptiens s'en faisaient. Le danger constant est d'attribuer au médecin antique certaines connaissances que nous possédons aujourd'hui.

En 1930, la publication du papyrus Smith eut un grand retentissement sur

l'appréciation que l'on portait sur les connaissances médicales des Égyptiens. S'opposant à première vue au reste de la littérature médicale, le papyrus Smith semblait quasi scientifique : il décrit successivement les blessures du corps en suivant un ordre logique et ne fait presque pas appel aux causes occultes. Cette originalité apparente ne repose que sur une erreur d'appréciation. Les signes objectifs des atteintes décrites sont si scrupuleusement notés dans ce papyrus que l'on a parfois considéré que le rédacteur ancien percevait le lien de causalité qui, pour nous, relie les observations rassem-

blées. Il n'en est rien : le papyrus Smith, en collectant soigneusement les observations médicales de différentes blessures, veut permettre au médecin de faire correspondre le cas particulier du blessé qu'il examine avec une description type qui met en relation la blessure, sa gravité, et les signes cliniques rencontrés habituellement. En outre, les théories médicales décrites ne s'éloignent pas des théories en faveur à l'époque. Certains passages du papyrus Smith renvoient ainsi à ces théories selon lesquelles tout désordre entraîné par une lésion s'explique par la perturbation des souffles de



4. DU TEMPLE FUNÉRAIRE de Ramsès II (Ramesséum, XIX^e dynastie, 1200 ans avant notre ère), à Thèbes, proviendraient les papyrus médicaux les plus importants : le papyrus Ebers et le papyrus Smith. Les

magasins de ce temple recouvraient en outre un ancien cimetière de la XII^e dynastie (2000 ans avant notre ère), où furent retrouvés les plus anciens papyrus médicaux connus à ce jour (papyrus du Ramesséum).



5. LES LIEUX DE DÉCOUVERTE des plus importants papyrus médicaux sont Thèbes (papyrus Ebers et Smith), Memphis (papyrus de Berlin), Deir el-Ballas (papyrus Hearst). On ignore le plus souvent la provenance des autres papyrus médicaux, qui sont issus de fouilles clandestines.

vie parcourant l'intérieur du corps et par l'action d'éléments dangereux qui profitent de l'état du blessé pour l'envahir.

En 1995, j'ai donné une nouvelle traduction de la totalité des textes médicaux égyptiens édités. Les interprétations qui s'ensuivirent s'inscrivent dans le souci actuel des chercheurs en histoire des sciences, qui, plutôt que juger, tâchent de comprendre «de l'intérieur» la pensée des Anciens pour en retrouver la logique interne.

Les souffles, cause de maladie

Dans ces textes, on ne trouve pas de noms de maladies au sens moderne du terme, c'est-à-dire des mots ou des expressions dénommant un état pathologique particulier, caractérisé par un ensemble de symptômes. De nombreux passages indiquent des listes de symptômes qui étaient associés chez les personnes souffrant de certaines maladies, mais nous l'avons dit, les maladies elles-mêmes n'étaient pas nommées. Les Égyptiens n'identifiaient pas les maladies ; ils cherchaient les causes des symptômes individuels.

On pensait que les troubles résultaient le plus souvent de l'action d'agents extérieurs (substances animées par un souffle pathogène) contre lesquels étaient alors prescrites des médications destinées à les détruire ou à les

venir. Les éléments qui constituaient le monde organisé et hiérarchisé qu'ils avaient sous les yeux, se trouvaient à l'origine dispersés dans une sorte de boue liquide où le corps même du dieu créateur était dissous. L'émergence de ce dieu créateur par une sorte de sédimentation naturelle expliquait l'organisation des éléments dispersés. Dès lors, l'intervention directe du dieu dans l'équilibre du monde ne cessait jamais. Le *Noun*, réservoir de germes de vie, persistait à la périphérie du monde déjà bâti.

À chaque crue, le Nil, dont la source était cet inépuisable réservoir, apportait de quoi créer de nouveaux organismes. Selon cette conception, le développement d'un simple épi de blé ne se réduisait pas à la croissance d'un grain placé dans le limon fertile. La crue apportait en solution dans son flot les éléments constitutifs de cet épi, et le grain que jetait le paysan ne jouait que le rôle d'une matrice où ces éléments constitutifs se liaient par un processus divin. L'intervention des dieux était constante autour de l'homme et dans l'homme. Toute recherche des causalités s'y ramenait, et toute spéculation médicale se déroulait dans le cadre étroit des causalités divines.

Cette vision du monde ne s'opposait pas à une véritable réflexion médicale. Au contraire, dans un monde où les dieux agissaient de toutes parts, on

chasser. Le corps n'était pas malade en lui-même, il était agressé. La médecine égyptienne cherchait les causes pathogènes reconnues.

Cette recherche étiologique (la recherche des causes) résulte des conceptions égyptiennes sur l'origine du monde organisé. Pour les Égyptiens, le monde avant son organisation par les dieux se résumait à un univers liquide, le *Noun*, où se trouvaient en solution tous les éléments constitutifs du monde à

devait observer scrupuleusement les phénomènes pour comprendre les agissements divins. Cette observation permettait aux Égyptiens de concevoir comment s'exprimaient les modalités de la vie à l'intérieur d'un corps humain, c'est-à-dire, en termes modernes, comment le corps «fonctionnait».

L'analyse des textes montre comment la question de l'origine des maladies est tributaire de cette conception générale sur l'origine des choses : l'idée première étant toujours celle de l'intervention divine, les éléments constitutifs du corps humain n'ont pas de propriétés fixées ; ils sont le jouet de forces supérieures normalement bénéfiques (observation de l'état de santé), mais parfois néfastes (observation des signes de la maladie). Pour les Égyptiens, ces forces ont une réalité matérielle : ce sont des souffles actifs ou des substances pathogènes, animées par ces souffles, qui circulent dans les conduits du corps et qui perturbent sa bonne organisation. Lorsque ces souffles s'introduisent dans le corps, certains constituants normaux du corps ont un rôle néfaste à cause du souffle pathogène qui les anime. Ces souffles peuvent encore entraîner des fausses routes pour les sécrétions corporelles naturelles, qui envahissent alors le corps.

De nombreuses substances pathogènes sont animées par un souffle morbide qui dicte leur action et leur permet de s'insinuer dans le corps, de s'y déplacer, de le ronger et de le perturber. Trois d'entre elles, le sang, le *ââ* et les *oukhedou*, très souvent citées dans les textes, illustrent la démarche intellectuelle propre aux praticiens de l'Égypte ancienne.

Le sang, bénéfique et dangereux

«Le dieu Khnoum est le maître du souffle ; la vie et la mort obéissent à ses décisions. Celui qui est vide de lui [du dieu, donc du souffle], le sang manque en lui». Ce texte tiré des hymnes au dieu Khnoum du temple d'Esna (en Haute-Égypte) correspond à l'idée égyptienne constamment affirmée sur le sang : un liquide bénéfique animé par le souffle de vie, support même de la vie. D'autres textes exposant des théories égyptiennes sur la création des formes de vie indiquent que le rôle habituellement dévolu au